

MISES EN VEDETTE : LE RUGBY TEL QU'IL EXPOSE (1968-2013)

DES RÉCITS PUBLIÉS AUX RÉGIMES DE VISIBILITÉ

Damien FÉMÉNIAS¹

Une analyse quantifiée de l'activité éditoriale globale consacrée au rugby en France depuis 1884 (n=1216), permet de différencier des régimes de visibilité, objective une périodisation, et montre les étapes par lesquelles le rugby a progressivement intégré une logique de médiatisation qui lui est devenue élémentaire. Si la médiaculture rugbystique produit des vedettes à partir des années 1920, l'analyse qualitative de 43 biographies et récits personnels montre ensuite comment, depuis la fin des années 1960, les figures exposées se diversifient, les expositions se renouvellent, et établissent d'autres formes de connivence.

Longtemps opposé au professionnalisme, le rugby à XV connaît une mutation profonde avec l'organisation d'une première coupe du monde en 1987, puis la déclaration, le 26 août 1995, à l'issue de sa troisième édition, d'un rugby « open » (professionnel). Le caractère soudain de ce revirement s'explique par la volonté de la fédération internationale (l'*International Rugby Board – IRB*), qui concentre tous les pouvoirs sur l'avenir mondial du jeu, de garder la main face aux médias, qui se font concurrence et ambitionnent de mettre en place des

1 Damien FÉMÉNIAS est professeur des universités à l'Université de Rouen Normandie et au laboratoire CETAPS.

championnats parallèles, organisés comme des ligues fermées indépendantes des institutions du rugby amateur (Vincent, 2010).

Aussi tardive que soudaine, cette conversion révèle combien l'économie politique du rugby se trouvait *déjà* intimement liée aux exigences de l'« élément » médiatique au sein duquel se fabriquent les grandes compétitions sportives (Derèze, 1998), et impose d'appréhender le rugby comme une médiaculture (Macé, 2006). Acquis à une logique de médiatisation qui lui est devenue élémentaire, le rugby a gagné en visibilité, et participe aujourd'hui d'un imaginaire plus ou moins partagé et « connu de tous » (Morin, 1983 ; Haroche & Vigarello, 2008). Comment, dès lors, repérer et différencier des époques et des régimes d'exposition ? Comment analyser les reconfigurations des rapports sportifs et médiatiques ?

Face à un tel enjeu, les vedettes du rugby constituent des analyseurs privilégiés pour rendre compte des transformations de la construction médiatique de ce sport. On formule ici l'hypothèse que les repères et les idéaux que propose le rugby – aux premiers rangs desquels figurent les vedettes – dépendent du « régime de visibilité » (Thompson, 2000) dans lequel la pratique et son spectacle s'inscrivent, et que les tensions à leur propos témoignent de transformations plus profondes, d'une forme de modernité et d'organisation à une autre.

Cet article identifie et analyse les reconfigurations historiques de l'exposition médiatique du rugby en France à l'échelle des 130 dernières années. Il s'y emploie en exploitant un corpus de livres (n=1216) – base de données qu'on estime proche de l'exhaustivité, qui couvre la production éditoriale sur le rugby en France de 1884 à 2013, et dont on explicitera la construction. La distribution des 1216 références en 9 genres montre que le portrait, biographique ou autobiographique, constitue un pacte de lecture majeur et une intrigue importante dans la médiaculture rugbystique, et révèle des rugbymen de plus en plus exposés et visibles. L'analyse de cette distribution permet de dégager une périodisation, et de distinguer quatre configurations médiaculturelles qui se succèdent. L'article focalise ses analyses sur les deux périodes les plus récentes, afin d'identifier et d'interroger les types de récits qui dominent, les préoccupations auxquelles ils renvoient, mais aussi les formes d'implication et de distanciation au spectacle sportif, qu'ils traversent et façonnent.

1. Un corpus, des expositions, des connivences

Le rugby se donne à pratiquer, à regarder, mais aussi « à lire », et le livre occupe dans la médiaculture rugbystique une place qu'il s'agit d'interroger. Cette démarche est utile pour qui veut comprendre comment une communauté sociale originale se produit en se racontant, par la circulation de récits, par leur citation, voire leur « récitation » (Certeau, 1980 ; Boure, 2009).

Les livres de sport font partie du secteur des livres « pratiques », jugé mature et « riche en opportunités » (SNE, 2013). Sociologiquement, ce secteur rassemble des lectorats très divers, et fait partie des genres préférés des Français : il apparaît comme une catégorie refuge pour les petits lecteurs, parmi lesquels les moins diplômés sont surreprésentés, et intéresse les lecteurs les plus assidus, parmi lesquels les plus diplômés sont surreprésentés, qui ont tendance à tout lire (Donnat, 2009, pp. 156-160).

Afin de constituer une base de données qui soit la plus exhaustive possible, on a extrait² les références recensées (textes imprimés) au catalogue général de la Bibliothèque nationale de France (BnF), et complété cette base par l'utilisation des moteurs de recherche sur internet, ainsi que par les bibliographies réalisées par Christian Stierlé (1995), et par Serge, Françoise et Lionel Laget (1999). Le corpus comporte 1216 références distinctes, comprenant le titre, l'auteur, l'éditeur, l'année d'édition, et couvre une période qui va de 1884 à 2013. Chaque référence correspond à une édition donnée pour un titre donné. 47 références n'ont pas d'éditeur identifié (dont 17 recherches médicales et 11 ouvrages techniques), 15 références n'ont pas d'auteur identifié. Les réimpressions n'ont pu être mesurées. Sur ces 1216 références, on compte 1095 titres différents, soit 908 titres originaux hors rétrospectives et chroniques, qui fonctionnent sur le principe de la série. 121 titres ont été réédités (1 fois ou plus, soit 10 %). On compte plusieurs centaines d'éditeurs (>400), et pas moins d'auteurs (>500). Plus de 3 livres sur 4 correspondent à un intérêt ponctuel d'un éditeur. Cet éparpillement des titres, des auteurs et des éditeurs conforte l'hypothèse d'une activité éditoriale que travaillent simultanément des dimensions culturelles et des logiques lucratives. Afin de déterminer la nature des médiations proposées, on a identifié de façon inductive 9 types de livres (des genres), qui correspondent à des formes de récits et à des pactes de

2 Dernière extraction : 12/07/2013.

lecture (Lejeune, 1975 ; Ricœur, 1983 ; Lits, 1997). La distribution des 1216 références en 9 genres se présente comme suit (Figure 1).

9 Genres identifiés	Précisions sur les objets / contenus	Effectif	Pourcentage
Portraits	biographies, récits personnels, mémoires, témoignages...	201	16,6 %
Histoire (s)	de type « savant » (universitaire...) ou non, dont histoires locales	200	16,4 %
Rétrospectives et chroniques journalistiques	Récits et « albums » : « l'année du », « le livre d'or » de l'année, matchs, tournées, compétitions	187	15,4 %
Technique	Analyses du jeu, manuels pédagogiques, règlements	180	14,8 %
Encyclopédies	Inventaires, guides, annuaires, dont quizz et catalogues d'exposition (muséographie)	139	11,4 %
Essais	Contes, brèves, anecdotes	108	8,9 %
BD, Dessin, photo.		75	6,2 %
Fictions littéraires	Romans, théâtre et poésie	67	5,5 %
Sciences	Biomédicales et sociales hors histoire	59	4,8 %
TOTAL		1216	100 %

Figure 1. Distribution des 1216 références (1884-2013) en 9 genres

L'analyse de la distribution de ces 9 genres permet de dégager trois enseignements. La distribution s'avère tout d'abord relativement homogène, et révèle la diversité des formes à partir desquelles les livres de rugby donnent à appréhender la pratique et son spectacle. On voit ensuite que le récit personnel et le portrait constituent un genre ancien et une intrigue dominante (sinon majeure : figure 1) parmi les livres de sport : le sportif est depuis longtemps et comme à la télévision « au centre » des attentions (Papa, 2000 ; Féménias, 2008), sans pour autant mobiliser toute l'attention. On remarque enfin qu'un peu plus de 40 % des références³ organisent diverses formes de rapports au passé.

3 Rétrospectives + histoires + encyclopédies + essais.

Période	1884-1913 30 ans	1919-1968 50 ans	1969-2002 34 ans	2003-2013 11 ans	1884-2013 125 ans
Production moyenne par an (tous genres confondus)	0,53	3,1	15,02	48,54	9,42
Nombre moyen de portraits ou de récits personnels édités par an	0	0,48	2,39	9,8	1,56

Figure 2. *Production moyenne de références par an et par période*

Avec un corpus qui couvre plus d'un siècle de production éditoriale, on peut objectiver l'évolution du niveau d'exposition médiatique du rugby, pour dégager des régimes de visibilité et les inscrire dans une périodisation originale. Quatre époques éditoriales se distinguent clairement, avec des valeurs annuelles moyennes (en nombre de titres édités) à chaque fois multipliées par 5, au sortir du premier conflit mondial⁴, puis à nouveau à la fin des années 1960⁵, et enfin au début des années 2000⁶. Ces « ruptures » indiquent chaque fois, par hypothèse, l'avènement d'une configuration médiaculturelle nouvelle, qui incite les éditeurs à proposer à chaque fois 5 fois plus de titres sur le marché. Il s'avère, sans qu'un lien puisse être ici établi avec plus de précision, que ces bornes temporelles correspondent approximativement aux périodes successives au cours desquelles les foyers français s'équipent de la radio (TSF), puis de la télévision, et enfin de l'internet. Plus la couverture médiatique du rugby se diversifie, plus elle s'intensifie : les éditeurs publient à chaque fois plus d'ouvrages sur le rugby. Le rugby est, globalement, de plus en plus édité, et sans doute de plus en plus lu⁷.

Cette exposition croissante signifie d'une part que la visibilité / notoriété des rugbymen s'étend, d'autre part que les publics

4 Même si seulement 10 % des foyers sont équipés d'un poste de TSF en 1932 (Jeanneney, 2006).

5 INSEE, 1990 : en 1970, 70 % des foyers français sont équipés d'un poste de télévision.

6 INSEE, 2015 : 31 % des ménages français sont équipés d'internet en 2004, 75 % en 2013.

7 Cette affirmation ne peut être autre chose qu'une hypothèse, dans la mesure où il n'existe actuellement pas de données globales fiables sur la consommation de livres ou sur la lecture en France ; seules les entrées et les recettes du cinéma font l'objet en France d'un système de mesure public rigoureusement établi (Ory, 2016).

concernés se diversifient (rajeunissement, féminisation des publics et des pratiquant·es) en s'agrégeant (pluralisation des identités médiatisées et des communautés imaginées). Pour autant, chaque nouveau média ne se contente pas de répliquer des contenus qui préexistaient à son avènement, mais génère des formes d'exposition, de communication et de connivence qui lui sont spécifiques. Son déploiement affecte l'horizon médiatique dans son ensemble, et reconfigure la médiaculture sportive à partir des repères originaux qu'il établit, et viennent s'ajouter à ceux qui lui préexistaient. Avec l'avènement de la télévision, puis celui de l'internet, des « révolutions » affectent les horizons d'attente à partir desquels se structurent à la fois la production éditoriale d'ouvrages et la réception des récits. Que donne-t-on à lire (et que vient-on chercher ?) dans les biographies et les récits personnels, à partir du moment où « l'événement » sportif est télévisé ? Que donne-t-on à lire et à voir de nouveau à l'heure d'internet ? Quelles sont les attentes à partir desquelles se renouvellent les plaisirs, au contact des textes ?

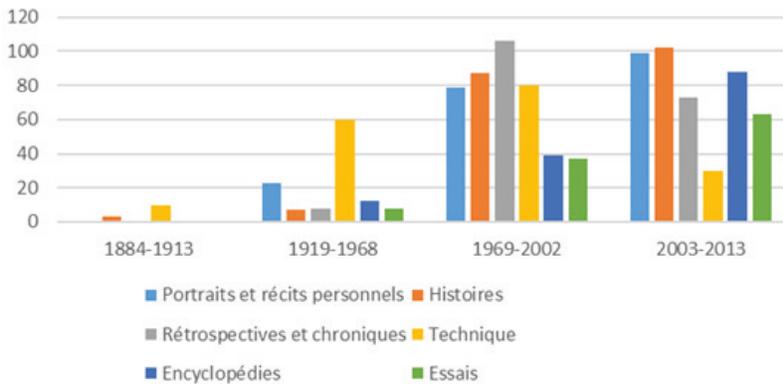


Figure 3. Production de titres (1^{re} édition) par genre (6 sur 9) et par période

Avec un tel corpus, on voit comment, à chaque période, des types de livres apparaissent, s'imposent, se maintiennent ou se font plus rares. Ces inflexions témoignent de demandes qui évoluent, et auxquelles les éditeurs tentent de répondre. Par le recours à la quantification, on peut objectiver ces évolutions du marché, en produire une vue d'ensemble, et dévoiler des horizons d'attente et/ou des connivences qui évoluent. Avec les portraits de Jean-Louis Destel (1923), les récits de Jep Pascot (1926), d'Alfred Jauréguy (1927) ou encore la biographie d'Yves Du Manoir (1929), un genre de récit apparaît (figure 3), qui permet de dater

simultanément l'émergence d'un premier vedettariat par celle d'un objet (le livre) et d'un type de récit ou d'intrigue (raconter la pratique d'un sportif / raconter sa pratique). L'analyse propose d'accéder aux modes d'existence des vedettes – objets médiatiques, par les mises en intrigue originales que chaque époque en propose. Cela suppose de replacer chaque récit singulier dans l'évolution diachronique globale qui marque la « série » (le genre) à laquelle il appartient, et ensuite à le questionner dans son époque (analyse synchronique), pour voir comment il s'y positionne et en témoigne.

L'analyse se concentre sur les récits personnels et les portraits identifiés, pour en faire des objets et des indicateurs (Mauger, 1994 ; Péneff, 1994 ; Juskowiack et Nuytens, 2013). On a ici cherché à savoir, pour chaque époque, quels sont les acteurs exposés, quels sont les motifs qui accompagnent leurs apparitions et définissent les contours ou les contenus de leurs expressions, à quelles demandes répondent les ouvrages, ou encore quelles connivences ils cherchent à établir avec leur(s) lecteur(s). Parce que le discours est l'espace même du pouvoir, l'espace de son institution (Foucault, 1971 ; Bourdieu, 1982), on a rapporté autant que possible les récits aux positions et aux expositions de ceux qui racontent et témoignent, pour identifier les enjeux sportifs et médiatiques des récits. Des 201 récits personnels et portraits identifiés, on a extrait et lu un échantillon de 43 ouvrages, dont les contenus ont été examinés de plus près, afin de ne pas se contenter d'un travail sur les notices, les 4^{es} de couverture ou les résumés présentés par les éditeurs, les librairies ou les bibliothèques.

Périodes	1884-1913	1919-1968	1969-2002	2003-2013	2013-2021	Total
Nombre de récits personnels et portraits édités	0	24	79	98	?	201
Nombre d'ouvrages exploités édités sur la période	0	6	6	25	6	43

Figure 4. *Nombre de références publiées / exploitées par période*

Précision : 2013 est la date au-delà de laquelle le corpus ici présenté et exploité ne prétend plus à l'exhaustivité (d'où le « ? »), et n'a pas d'autre signification que méthodologique.

Ces 43 ouvrages ont été choisis à partir de critères divers, comme la notoriété des sportifs concernés (auteurs ou objets de récits), leur période de première édition (de manière à couvrir chaque époque), leur disponibilité sur le marché du neuf et de l'occasion. Les ouvrages étudiés ont délibérément été choisis de manière à ouvrir l'éventail des cas possibles, dans une démarche de recherche active de la différence – de « significativité » (Derèze, 2009 ; Morin, 1994), en vue d'étudier et de rendre compte des « multiples variantes d'un même phénomène », pour au final tenter de « catégoriser autrement » ces récits (Becker, 2002). L'utilisation croisée de ces deux échelles (l'ouvrage dans son genre, le genre dans son époque) et de ces deux formes d'analyse (quantitative et qualitative-thématique) stimule et étaye une démarche comparative à la fois sur les plans diachroniques et synchroniques. L'analyse ci-après rend compte des deux dernières périodes, qui correspondent au déploiement de la télévision (1969-2002) puis de l'internet (2003-2013) dans les foyers. Sur les 43 ouvrages lus, 6 correspondent à une période (1919-1968) hors du champ d'observation *stricto sensu*, et 6 ont été produits après 2013. Si les ouvrages antérieurs aux périodes étudiées ont servi à « contrôler » les observations et à faire émerger (par contraste) des différences historiques qui nous ont semblé significatives, les ouvrages publiés après 2013 ont quant à eux permis de mieux appréhender une des originalités de la période contemporaine, qui voit émerger des « récits de vulnérabilité résiliente » (voir *infra*).

Pour introduire à l'originalité des deux époques étudiées, il faut d'abord noter l'absence de portraits ou de récits personnels avant la Première Guerre mondiale, qui signale une pratique en cours d'implantation, et dont la couverture médiatique reste balbutiante. Après le premier conflit mondial, une presse spécialisée⁸ et une profession journalistique se constituent. La photographie de presse et la TSF construisent et intensifient des attentes, dramatisent les passions (Rauch, 1998, 2002), alors que les enracinements sociaux et géographiques de la pratique du rugby s'étendent et se diversifient (Augustin & Garrigou, 1985). Porté par un élan littéraire (Charreton, 1981 ; Féménias & Maurice, 2013 ; Gaucher, 2007), le rugby ouvre à quelques joueurs des années 20 des opportunités de publier, avant que son exposition et sa lisibilité en France ne se réduisent ensuite nettement des années 1930 aux années 1950. L'édition de récits personnels et de portraits atteste de l'émergence d'un vedettariat dès les années 1920, qui fait du sportif un objet

8 *Midi Olympique, le journal du rugby* (hebdomadaire) paraît en 1929.

de récit et permet aux sportifs de se faire auteurs, et justifie l'inclusion au corpus de quelques lectures, qui ajoutent au contrôle quantifié une appréhension des formes et des contenus des récits. L'exclusion des compétitions internationales⁹, la division sur le plan fédéral, la concurrence du rugby à XIII éclipsent les talents et compromettent l'émergence de vedettes, avant que la guerre et les choix sportifs de Vichy¹⁰ ne dévitalisent l'économie symbolique des passions partisans (formule de championnat changeante, non plus par clubs mais par « provinces », suspension des rencontres internationales avec les Britanniques). 17 des 24 récits personnels et portraits produits entre 1919 et 1968 le sont après 1945. La reprise des échanges avec les Britanniques réactive le souvenir des grands joueurs des décennies passées, alors que Denis Lalanne¹¹ invente un genre, depuis devenu classique, la « chanson de geste rugbystique », pour conter les exploits du XV de France (Gallimard, 2020¹²). Henri Garcia¹³ montre lui aussi comment la passion à la fois se vit et se joue, dans une théâtralité sportive qui permet de composer et de camper des personnages (le sultan, le duc...), avec une distance (à soi, au rugby) que révèlent leurs turpitudes, leurs mots et leurs rires. Au cours des années 1960, les premières retransmissions télévisées du Tournoi des 5 nations¹⁴, combinées à de bons résultats sportifs, donnent au XV de France un très net regain de visibilité.

2. Les vedettes du petit écran

La pénétration de la télévision dans les foyers bouscule la fabrique des notoriétés, le rapport qu'on entretient aux vedettes, et redéfinit la place du livre de sport. Roger Couderc, qui publie *Le rugby, la télé et moi* (1966) puis *Adieu les petits !* (1983), incarne auprès du grand

9 Le rugby est d'abord exclu du programme des Jeux Olympiques, depuis une finale 1924 jugée trop violente. L'équipe de France de rugby est ensuite exclue du tournoi par les Britanniques en 1931, en raison de pratiques jugées professionnelles et violentes.

10 Vichy interdit le rugby à XIII et le spolie de ses biens.

11 Journaliste à *L'Équipe*, au *Midi Olympique*, 14 ouvrages édités sur le rugby.

12 <http://www.gallimard.fr/Catalogue/Table-Ronde/La-petite-vermillon/Le-grand-combat-du-XV-de-France>

13 Journaliste à *L'Équipe*, 10 ouvrages édités sur le rugby.

14 À partir de 1957 ; Roger Couderc officie comme commentateur à la télévision à partir de 1960.

public ce spectacle et cette passion, qui fait de lui une des vedettes du rugby sur la période¹⁵. Un troisième régime médiatique se met en place à la fin des années 1960, qui se manifeste par une activité éditoriale plus importante, avec 15 titres produits en moyenne chaque année. Le marché du livre de rugby est par ailleurs dominé à partir de cette époque par trois éditeurs spécialisés¹⁶ : Solar (72 références totalisées jusqu'en 2013), Calmann-Lévy (68 en 2013), et La Table Ronde (40 en 2013). Avec pour les plus productifs Christian Montaignac¹⁷, Richard Escot¹⁸, Jean Cormier¹⁹, Roger Couderc²⁰ et Georges Pastre²¹, une deuxième génération de journalistes s'impose²², qui couvre le rugby pour la presse et publie des rétrospectives (sous formes d'albums), des histoires, des encyclopédies et des portraits / biographies. Ce nouveau régime d'exposition fait émerger la fonction de consultant, et ouvre des possibilités de reconversion : Pierre Albaladejo officie dès 1968 en radio (Europe 1), et à partir de 1975 à la télévision (Antenne 2), aux côtés de Roger Couderc, avec qui il signe dès 1975 la collection des « livres d'or²³ » (série rugby).

46 portraits et 33 récits personnels sont publiés entre 1969 et 2002 (tous éditeurs confondus), alors que l'album (ouvrage le plus souvent rétrospectif de grand format, imprimé sur papier glacé, qui alterne de nombreuses photographies, souvent en couleur, avec des textes) apparaît sur les étals et domine la période. Si toutes les rétrospectives empruntent cette forme, l'album peut aussi porter d'autres types de

15 De nombreux espaces publics et complexes sportifs portent désormais le nom du commentateur, devenu célèbre.

16 Atlantica ne met en place un catalogue qu'en 1999, mais déjà riche de 24 titres. Midi-Olympique (14 références) et Amphora (13) suivent, mais semblent détachés.

17 Journaliste à *L'Équipe*, 41 titres originaux édités sur le rugby.

18 Journaliste à *L'Équipe*, 29 titres originaux édités sur le rugby.

19 Journaliste au *Parisien/Aujourd'hui en France*, 25 titres originaux édités sur le rugby.

20 Journaliste à *Radio Luxembourg* puis *RTL*, *Europe n° 1*, à l'*ORTF* puis à *Antenne 2*, à *La Dépêche du Midi*, pour *Midi Olympique*, 13 titres originaux édités sur le rugby.

21 Journaliste à *La Dépêche du Midi* et pour *Midi Olympique*, 9 titres originaux édités sur le rugby.

22 8 auteurs ont produit à eux seuls plus de 147 titres, soit près de 18 % de la production totale d'un siècle d'édition en France (en titres).

23 Publiée chez Solar, longtemps dirigée par Renaud de Laborderie, c'est la collection la plus vendue des livres annuels dédiés au sport.

récits, comme des portraits ou des histoires, dès lors qu'ils recourent largement à des illustrations en images (dessins ou photographies). Les portraits de joueurs en activité se multiplient, et signalent une visibilité du rugby qu'on devine plus importante. Pour les internationaux, les récits personnels, qui semblent au départ encore réservés aux joueurs ayant raccroché au moins 10 à 15 ans auparavant, marquent de plus en plus le terme d'une carrière de joueur, et désormais aussi celui d'une carrière d'entraîneur. Ces deux indicateurs signalent une tension plus vive, une synchronisation plus nécessaire entre les carrières sportives et médiatiques des acteurs : les vedettes du petit écran s'inscrivent manifestement dans deux séries d'injonctions plus pressantes, et qu'il s'agit d'articuler.

La rétrospective en album témoigne d'un rapport aux images renouvelé. Publié pour les fêtes familiales de fin d'année, offert et reçu en cadeau, l'album « rétrospectif » supporte une attente et un échange. La rétrospective de fin d'année – genre qui est également télévisuel, est souvent promise (annoncée) et attendue par ceux qui la regardent (en téléspectateurs) ou, dans le cas présent, la lisent. L'album rétrospectif apparaît aussi sur un marché *précis*, au moment des fêtes de Noël (et non à la fin de la saison sportive), comme un cadeau possible : l'objet formalise une transmission, alimente une relation et un partage, qui peut être intergénérationnel (le vécu de l'auteur en atteste). Les albums révèlent, par leur format et par leurs photographies – couleur, « pleine page » sur papier glacé, une révolution et une compétence scopiques spécifiques, que la télévision impose désormais en élargissant le champ du visible et de l'intelligible. L'émergence des albums indique l'hégémonie de ce que Noël Nel (1996) appelle le « régime scopique de la *présentation* télévisuelle », et témoigne du transfert aux ouvrages d'une compétence nouvelle, que développe selon lui la télévision. Cette compétence, une fois « acquise », renouvelle l'horizon des attentes des lecteurs, qui sont devenus et restent des téléspectateurs, jusque dans l'acte de lecture. Ces compétences scopiques, devenues « hégémoniques », imposent aux albums des attentes qui sont simultanément perceptives (on veut « voir », dans l'album *comme à l'écran*), cognitives (on veut lire / comprendre, accéder *au même type* d'intelligibilité, par l'image photographique) et affectives (on veut éprouver *à nouveaux frais* sinon *revivre l'intensité* d'une implication alors vécue « en direct »). Il n'est pas anodin que les images soient devenues *comme nécessaires* aux rétrospectives, et participent à la quasi-disparition des chroniques (récits faiblement illustrés, de tournées ou de matchs qui étaient alors

moins systématiquement couverts et reçus via la télévision, et caractérisaient les « chansons de geste » de Denis Lalanne). Nombreuses, spectaculaires et signifiantes, les rétrospectives (qui sont toutes des albums) offrent une façon de revivre, sous une autre forme, ce qui a déjà été vu, par écran interposé. L'alternance des images et des cadrages propose une intelligibilité qui combine et alterne des regards à la fois esthétiques, technico-tactiques et humanistes. Le recours aux images « rapprochées », captées au téléobjectif, donne à lire des visages, et implique à nouveaux frais le lecteur dans une esthétique de l'intensité que structure la dramaturgie propre au direct en télévision (Nel, 1996). L'intensité photographique compose avec des textes qui de leur côté proposent un rapport plutôt distancié au spectacle, qui dresse une sorte de bilan de l'année écoulée. L'album, comme le portrait ou le récit personnel, produisent et procèdent d'un désir nouveau, qui veut connaître ou comprendre les conditions de production de ce qui s'est joué. Les textes convergent dans le souci de dévoiler ce qui se trame en coulisses, dans la technicité des préparations, dans la vie des collectifs, dans les rapports sociaux propres à l'institution. Une grille de lecture s'impose progressivement, qui réfléchit sur le jeu recherché et produit, sur les rôles et les statuts dans l'institution, et rend accessible le travail d'acteurs plus divers et plus nombreux. Jouer, sélectionner, entraîner, arbitrer, programmer un calendrier, financer une saison ne vont plus de soi. La vie des groupes, clubs, fédérations, s'inscrit dans des débats politiques (quelle organisation ?), techniques (quel jeu ?) et esthétiques (quel plaisir ?), mais aussi dans des échéances sportives et électorales (au sein de la fédération). Les périodes d'élection constituent de ce point de vue des moments saillants, qui font accéder au visible les termes dans lesquels sont formulés les « problèmes publics » (Dewey, 2003) du monde du rugby, et au sujet desquels les options politiques (choix, listes, programmes) se construisent et entrent en tension. Au-delà des querelles, parfois des inimitiés sinon des clans, les journalistes rendent compte des contradictions, de plus en plus évidentes, qu'engendre la combinaison des principes de l'amateurisme aux exigences du « haut-niveau²⁴ », des sponsors et des médias.

24 Précisons que le rugby prend soin de rester en dehors des politiques publiques du même nom, qui s'appliquent dans un premier temps aux sports olympiques, mais connaît les mêmes problèmes ou contradictions : conciliation des emplois du temps, doubles carrières (sportive et estudiantine ou professionnelle), besoins d'aménagements divers (conscription, suivi médical, etc.).

Les visages des champions, avec leur passage répété à la télévision, deviennent familiers : connus « de tous », ils sont désormais reconnaissables et identifiables par « n'importe qui ». C'est en vedettes du petit écran, et alors qu'ils sont encore en activité que Walter Spanghero (1969), Jean Gachassin (1969), les frères Camberabero (1971) ou encore John Barry (1976) publient des récits personnels. En 1979, le jubilé de Jean Gachassin est télévisé. Personnage haut en couleur, particulièrement apprécié des journalistes, Walter Spanghero publie deux récits personnels en 10 ans (1969, 1978), et présente le rugby comme une manière « de rester un peu fou », mais le raconte aussi comme une façon « de vivre un ton au-dessus, par moments » (Spanghero dans Laget, 1999, p. 26). L'expression laisse deviner les joies, mais aussi les privilèges auxquels on accède par le rugby, autant qu'elle jette un voile pudique sur les conditions sociales et économiques qu'implique l'amateurisme marron. Le rugby mobilise ses réseaux dans l'administration publique, qui permettent de contourner ou d'aménager des fonctionnements bureaucratiques (affectations) jugés menaçants, lents et impersonnels. L'amateurisme marron renvoie par ailleurs à une économie souterraine faite d'avantages en nature, d'indemnités, et de revenus distribués en liquide (à la signature, fixes et primes de match). Le portrait en smoking, qui agrémente désormais la sélection internationale lors du tournoi, symbolise l'intronisation dans un univers de plus en plus ouvertement façonné par sa capacité à exposer et à mettre en relation. Systématiquement associés à leurs réseaux et à leur sens des affaires, les dirigeants du rugby assurent l'employabilité des meilleurs et leur ouvrent des opportunités de carrière, là où les sponsors valorisent les notoriétés les mieux établies, en opérations de relations publiques.

Si l'organisation des entraînements a longtemps relevé des seules prérogatives du capitaine, Jean Prat évoque avec *Mêlée ouverte* (1968) la fonction d'entraîneur, qu'il aura été le premier à occuper auprès de l'équipe de France²⁵. Les publications techniques se multiplient, qui témoignent d'une redistribution des responsabilités sur et autour du terrain. Produites essentiellement par des entraîneurs enseignants d'EPS, elles renouvellent l'horizon symbolique du jeu collectif en lui donnant un sens tactique, un horizon pédagogique et une portée médiatique

25 Les marges de manœuvre des entraîneurs successifs du XV de France resteront longtemps très limitées ; Pierre Berbizier compose encore avec les décisions d'un comité de sélection en 1995 ; ses successeurs disposeront de plus d'autonomie, dans des fonctions d'entraîneurs-sélectionneurs.

(Féménias, 2007). Un tiers pédagogue s'avère désormais nécessaire, pour réunir des collectifs, donner des orientations de jeu, mettre les joueurs au travail et composer des équipes. Le jeu et les collectifs, en perdant de leur évidence, font l'objet d'un travail spécifique, et alimentent les reportages. Non seulement le jeu s'apprend et s'enseigne, mais sa composante spectaculaire, avec les promoteurs d'un rugby « total », est pensée, travaillée, concertée, assumée, revendiquée : il faut rendre spectaculaire et compréhensible ce que l'on souhaite rendre populaire. Si les publications « techniques » signalent l'avènement d'une communauté de techniciens, un métier qui en se professionnalisant se positionne, les récits personnels et les portraits d'entraîneurs, qui se multiplient après les années 1990, montrent une reconnaissance qui s'élargit, une notoriété qui s'établit. À mesure que la couverture médiatique du rugby s'étend, l'entraîneur accède, lui aussi, au statut de vedette. Tenu de parler aux journalistes, il est aussi tenu de ne rien dire qui soit susceptible de porter atteinte à l'institution, aux joueurs pris individuellement, ou à la dynamique de travail qu'il construit. Tenu de justifier les résultats et le spectacle que propose son équipe, l'entraîneur cristallise et alimente des débats sur le jeu autant qu'il incarne le *coach*, qui sait mobiliser les autres. Ces éléments appellent des questionnements et des prolongements, notamment des comparaisons entre pays, sports, et positions (entraîneur de club / sélectionneur national). Pour ce qui est du football, les pouvoirs sportifs des entraîneurs-managers se seraient véritablement affirmés entre les années 1970 et 1990, avant de se trouver fragilisés²⁶ par une surexposition médiatique et par l'inflation des exigences économiques qui en ont découlé (Boli, 2010). Pour le rugby et dans le cas français, l'édition de livres ne retient presque que les entraîneurs-sélectionneurs des équipes nationales, et les publications qui les concernent se font plus nombreuses à partir des années 1990.

La 1^{re} coupe du monde de rugby (1987), qui organise la confrontation des pratiques et des cultures, donne à voir des approches diverses de l'événement sportif et médiatique, accélère les réflexions et les évolutions. Les journalistes témoignent des tensions qui traversent et structurent l'univers de l'entraînement en France, notamment à travers l'opposition Pierre Villepreux (entraîneur du Stade toulousain) / Jacques

26 La montée des exigences de résultats à court terme transforme l'entraîneur en bouc-émissaire, avec quelques exceptions ; Alex Ferguson, qui officie à MUFC de 1986 à 2013, fait figure d'exception

Fouroux (sélectionneur du XV de France), qui cristallise un temps les débats sur la façon dont il convient de penser la relation d'une culture à sa mise en spectacle. Les entraîneurs et les journalistes renouvellent l'horizon symbolique du projet spectaculaire-médiatique et économique-professionnel dans lequel la médiaculture du rugby s'inscrit. Leurs expertises convergent, révèlent des intérêts qui se recourent, qui poussent à engager des débats et à marquer des positionnements sur l'avenir sportif et médiatique du rugby : quel jeu « voulons-nous » produire-pratiquer-regarder ? Quelles sont les conditions nécessaires à sa mise en place ? La professionnalisation, qui ne dit toujours pas son nom (les Britanniques disent *shamateurism*, et les Français *amateurisme marron*), s'accroît, dynamise le marché des entraîneurs, qui s'entourent de spécialistes, composent des staffs techniques plus conséquents, travaillent autrement. L'idée d'organiser une coupe du monde, portée par la Fédération française mais jusqu'alors repoussée par l'*International Rugby Board* au nom de la préservation de l'amateurisme, gagne au début des années 1980 le soutien des fédérations britanniques de l'hémisphère sud, qui mettent en place une compétition interprovinciale (le *South Pacific Championship*, en 1986) et signent des contrats avec les télévisions. La montée en puissance médiatique de ces deux compétitions attise les intérêts économiques des groupes de presse de Kerry Packer et Rupert Murdoch, et feront basculer le processus en 1995. Avec les mémoires d'Albert Ferrasse (1993) et de Guy Basquet (2001), qui auront présidé aux destinées de la Fédération française de Rugby des années 1970 aux années 1990, une séquence se referme, avec l'ouverture au professionnalisme. La montée en puissance de la télévision, qui avec Canal+ couvre à partir de 1984 le championnat de France de rugby, structure et dynamise une tension entre une organisation fédérale inscrite dans l'amateurisme, dont les rouages politiques et les réalités électorales consacreront longtemps l'image d'un rugby « des villages », et les logiques sportives et médiatiques des journalistes, des clubs, des joueurs et des entraîneurs d'élite, de plus en plus explicitement engagés et investis, qui plaident pour une différenciation (concentration, médiatisation, internationalisation) plus assumée des pratiques.

3. Le rugby *entertainment* et ses célébrités

La période 2003-2013, contemporaine du renforcement de la pénétration de l'internet dans les foyers, est repérable au développement

d'une activité éditoriale originale, plus importante et plus diverse que par le passé. Sauf à considérer qu'il puisse y avoir une intensification des consommations, cette croissance indique un élargissement du public du rugby, et une diversification de sa composition sociale. Entre 2003 et 2013, les éditeurs français produisent en moyenne 48 titres par an. Les ouvrages d'histoire (102 titres) et les récits personnels / portraits (99 titres : 51+48) dominent la production, suivis par les encyclopédies (88 titres), les rétrospectives (73 titres) et les essais (63 titres). On constate de nombreuses rééditions de « classiques » (Denis Lalanne, Henri Garcia), mais aussi des publications d'auteurs inconnus du grand public, édités chez de petits éditeurs ou à compte d'auteur. La multiplication des ouvrages historiques est quant à elle tirée par les ouvrages qu'éditionnent les clubs à l'occasion de leur centenaire. Les guides et les encyclopédies, qui répondent à une demande d'information synthétique ou condensée, signalent une exposition en croissance et une ouverture du rugby au grand public. Globalement, on peut rendre compte de la diversité de la production sur la période à partir d'une double dialectique, entre une logique commerciale et une dimension culturelle d'une part, et entre un traitement frivole sinon *people* du spectacle et de ses vedettes (diversification des publics et des attentes) et un souci manifeste d'authenticité d'autre part. Le genre du récit personnel et du portrait constitue une entrée privilégiée pour donner à voir ces logiques éditoriales, qui révèlent un processus orienté vers une mise en spectacle totale du rugby à l'heure du numérique. On s'en tiendra ci-après aux éditions les plus commercialisées (les plus visibles sur les étals, sans doute les plus vendues, sans qu'on dispose de chiffres pour l'attester), pour distinguer parmi les publications celles qui s'inscrivent dans un projet de séduction de nouveaux publics, de celles qui, manifestement plutôt destinées à des amateurs sinon à des connaisseurs, répondent à des demandes d'authenticité.

Dans une logique marchande qui s'emballe, Frédéric Michalak publie sur « sa vie » alors qu'il n'a que 22 ans, et Bernard Laporte produit deux récits personnels en l'espace de quatre ans. Ces ouvrages signalent un univers rugbystique désormais acquis à une logique de médiatisation élémentaire, dans laquelle les carrières sportives et médiatiques des plus exposés sont plus intimement mêlées. C'est avec Sébastien Chabal, figure médiatique et populaire, qu'un nouveau régime de visibilité a manifestement été atteint en France autour de 2007, qui permet à quelques personnalités d'accéder à un stade supérieur de notoriété. Les rugbymen – une poignée – sont désormais en

mesure d'exploiter leur image, et mènent, parallèlement à leur carrière sportive, une carrière médiatique (Mignon, 2007) potentiellement beaucoup plus rémunératrice, source d'inégalités spectaculaires (Benhamou, 2002). Cette économie introduit dans le rugby ses logiques (cotation des notoriétés par des agences de marketing spécialisées, recherche active de partenariats) et ses acteurs (agents spécialisés). Les récits et les portraits des plus grands se présentent comme des objets promotionnels et commerciaux, que l'on met en forme et que l'on diffuse sur un marché segmenté (librairies, kiosques, têtes de gondole). Le processus, qui s'apparente à une dégradation pour qui adopte un regard normatif conforme aux valeurs « inversées » du champ littéraire (Bourdieu, 1992), montre comment les éditeurs construisent, plus que par le passé, le « grand public » auquel ils s'adressent. Si ce projet éditorial n'est pas nouveau, on voit qu'il s'intensifie sur la période, et que les figures qu'il met en avant s'internationalisent davantage (Jonny Wilkinson, Dan Carter, Jonah Lomu sont publiés en français, et les deux premiers ont longtemps joué en Top 14). Les célébrités médiatisent des identités et, par-delà leurs réceptions différenciées, deviennent aussi plus nécessaires à la communauté du rugby, qu'elles contribuent à intégrer à mesure qu'elle s'étend et se fait plus composite.

Les éditeurs mettent également en lumière les décideurs économiques les plus puissants, actionnaires majoritaires et/ou présidents des clubs les plus en vue. Max Guazzini²⁷, Mourad Boudjellal²⁸, Jacky Lorenzetti²⁹, Mohed Altrad³⁰, Serge Kampf³¹ rejoignent désormais les rangs des célébrités que le *rugby entertainment* produit (Lorenzetti, dans Werly, 2016). Avec les hommes d'affaires – millionnaires que sont les présidents, qui associent au rugby leur image, le rugby change d'image en retour, et indique le « devenir *show business* » qui l'affecte. Les institutions du rugby, jusque-là relativement conservatrices, cherchent à élargir et à diversifier leurs publics. Max Guazzini énonce avec clarté et porte le premier (en France) une stratégie forte en ce sens : il innove pour séduire les jeunes, les familles et les femmes, qui jusqu'ici ne s'y intéressent pas. Homme de médias, Guazzini inscrit le

27 Président du Stadefrançais / Groupe NRJ.

28 Président du RC Toulon / Soleil Éditions.

29 Président du Racing 92 / Foncia, Novalto...

30 Président du Montpellier Hérault Rugby / Groupe Altrad.

31 Ne préside aucun club, en soutient plusieurs dont Grenoble, Biarritz, Les Barbarians / Sogeti, Capgemini...

rugby français dans une économie médiatique qui dépasse largement l'univers sportif : conscient de la valeur liée à l'originalité de ce que le rugby propose, il multiplie les opérations de communication susceptibles de capter l'attention de supports plus diversifiés (féminins, de mode, de musique, *people...*), pour faire parler, quels que soient les angles et les sujets, quitte à bousculer les repères et les usages (calendriers, shows « à l'américaine », frasques...). Il n'est pas anecdotique que cette révolution symbolique, qui passe d'un entre-soi culturel revendiqué à une participation mondaine assumée, se produise depuis la capitale, centre névralgique de tous les pouvoirs en France (médias, théâtre, cinéma, photo, mode, musique, fêtes et presse *people...*). Ce nouveau régime médiatique ajoute aux mécénats anciens (Michelin, Fabre, Sogeti, Capgemini, Martinet...) des investisseurs qui trouvent dans le *rugby entertainment* des opportunités économiques (Esquenazi, 2009) et des opportunités d'exposition nouvelles, quitte à défrayer la chronique (Grévisse, 2009 ; Lits, 2009).

La publication d'un ouvrage devient pour les entraîneurs des équipes nationales comme une étape incontournable : tous ont publié un récit personnel, le plus souvent après leur retrait de la fonction (6 ouvrages), mais aucun de ceux qui ont prétendu l'occuper n'a négligé l'exercice (4 ouvrages). Par sa systématisme, l'exercice révèle les intérêts qu'il présente, notamment d'un point de vue symbolique. Tous ces récits convergent dans un projet de cadrage, de mise au point, comme pour placer ou replacer des repères, lever des malentendus, évacuer des non-dits, établir ou rétablir des vérités. Tous les ouvrages des entraîneurs assument une fonction réparatrice, explicite dans les titres, comme pour « changer la signification attribuable à [leurs] actes » (Goffman, 1973, p. 113). Ce positionnement signale la notoriété ambiguë à laquelle accède l'entraîneur, qui tient à l'exercice de son devoir et de son pouvoir de parler, très particulier. Tenu de répondre à la presse³², l'entraîneur ne peut ni tout dire, ni imposer son récit ou son intrigue lorsqu'il est en fonction. Ni avare ni bavard, l'entraîneur confie à la presse une partie de ce qu'il dit aux joueurs : le propos dévoile autant qu'il occulte, et laisse à l'imagination le soin de spéculer sur ce que lui-même retient. Les journalistes lui prêtent immanquablement des intentions, des méthodes, des rôles, et parler est pour lui un exer-

32 Marc Lièvremont (2012, p. 13) décrit l'usage bi-quotidien de la conférence de presse par les Anglo-saxons, et comptabilise pour sa part 48h de conférences de presse sur l'ensemble de la Coupe du Monde 2011..

cice sous tension, générateur de frustrations, qui implique d'endurer des offenses, dans la mesure où il ne peut jamais faire toute la lumière. L'entraîneur cristallise par sa position et par ses attitudes la distance qui sépare désormais la presse des sportifs : responsable et représentant de l'équipe qu'il compose, entraîne et dirige, il est aussi pour les journalistes l'intermédiaire et l'obstacle qui régule leur accès aux joueurs, aux entraînements et d'une manière générale aux coulisses où se préparent les performances. Protecteur et diplomate, l'entraîneur doit faire preuve de tact, user d'une langue de bois sportive, c'est-à-dire d'une langue de compromis, qui tout à la fois répond aux demandes de dévoilement des journalistes (faire preuve de distance critique), et occulte les tensions qui structurent les rapports au sein des groupes sportifs (sans critiquer les joueurs). Les récits personnels signalent l'inflexion importante des relations des sportifs à la presse, qui se sont tendues. Soucieux de mettre en partage et de valoriser tout ce qui peut l'être, les rugbymen ont longtemps ouvert aux journalistes les coulisses du spectacle. Mais avec la montée en puissance des sollicitations, qui se font plus nombreuses, plus diverses et globalement plus pressantes lors des grandes compétitions (Mignon, 2007), une difficulté s'impose, qui exige de canaliser davantage les échanges. Les relations avec la presse sont alors plus distantes car plus formalisées (établissement de conférences de presse accessibles sur accréditation, délimitation de zones mixtes), et plus complexes, du fait de l'intervention d'intermédiaires toujours plus divers et plus nombreux (*teams managers*, attachés de presse, agents, conseillers en communication). Ces relations sont du même coup plus tendues, car les demandes des journalistes ne peuvent toutes être satisfaites, sauf à empiéter sur les conditions de vie et de travail des groupes sportifs.

Avec 8 récits publiés entre 2003 et 2015, la vulnérabilité résiliente apparaît comme un motif d'expression et d'exposition nouveau pour les rugbymen, y compris chez les plus grands. On inclut dans cette catégorie un récit de / sur un *coming out* (Gareth Thomas), et deux témoignages qui mêlent récits sportifs et épreuves de la maladie (David Berty, Grégory Mahé). L'épreuve de la blessure, qui écarte des terrains comme des honneurs, qui compromet les carrières, apparaît souvent comme un déclencheur, qui éveille une prise de conscience et fait sortir de l'insouciance. Qu'ils paraissent incertains (Jonny Wilkinson, Dan Carter) ou plus profondément ébranlés / fatigués (Christophe Dominici, Raphaël Poulain, Pascal Papé), les témoins font part de fébrilités, de doutes, et de fatigues iconoclastes, qui dévoilent à la lecture des héroïsmes et

des virilités problématiques. Face à des obligations sociales (publiques) pressantes / stressantes, qui imposent de communiquer, de donner le change, de négocier, les témoignages rendent manifestes des besoins d'être entourés, protégés, conseillés, rassurés, et parfois même motivés. Incertains d'eux-mêmes, les auteurs racontent un univers professionnel voué au culte de la performance et régi par une norme d'autonomie, qui flatte et responsabilise autant qu'elle fragilise sinon fatigue ceux à qui elle s'applique (Ehrenberg, 1991, 1995, 1998). Les cas de dépression abondent, parfois assortis de tentatives de suicide, qui renvoient à des fêlures plus anciennes et/ou plus profondes. Toutes ces publications participent d'une logique qu'on présente comme expressive et performative, thérapeutique ou résiliente en elle-même. Par le récit de résilience, le traumatisme accède à une dimension tactique, qui convertit une souffrance en ressource, et donne au témoin une voie pour sauver la face, faire valoir ses droits, faire montre d'une intelligence sociale suivant une logique de retournement du stigmaté (Goffman, 1975 ; Fassin & Rechtman, 2007).

Plus de la moitié des récits personnels et des portraits édités après 2003 correspondent à des vedettes ayant raccroché, et pour bon nombre d'entre elles depuis 30, 40, voire 50 ans. Ces « retours à » (Bergougnan, Boniface, Carrère, Cabrol, Codorniou, Cholley, Dospital etc.), tout comme la réédition des « classiques du rugby » aux éditions de La Table Ronde peuvent être interprétés comme autant de « recours » face à l'accumulation et à la diversification des images qu'impose le *rugby entertainment*, qui finit par devenir baroque sinon *kitsch*, brouille les repères, et avive en retour d'autres demandes, parfois nostalgiques ou conservatrices, toujours soucieuses d'authenticité. Si l'expression d'un « *rugby blues* ³³ » n'est pas en soi nouvelle, l'émergence d'un marché de la nostalgie mérite d'être questionnée. Sur un plan démographique, elle tient sans doute pour partie au vieillissement des *baby-boomers*, qui sont des lecteurs atypiques, et manifestent un intérêt pour les livres exceptionnel, supérieur aux générations nées avant-guerre comme à celles qui leur ont succédé (Donnat, 2009, p. 153). Ces lectures s'inscrivent par ailleurs dans des usages sociaux à partir desquels on les comprend mieux (Février, Sépulchre et Vanoost, 2018), et qui se donnent à observer aux abords des mains courantes ou au comptoir des *clubs houses*, quand les conversations s'agrémentent de jeux d'évocation

33 Denis Tillinac a publié en 1993 un ouvrage qui porte ce titre, aux éditions de La Table Ronde.

érudits et/ou critiques, et dévoilent des rapports savants / cultivés à une culture populaire / du divertissant. Les « classiques du rugby », dont les anecdotes et les bons mots sont régulièrement cités, et comme récités, fonctionnent avant tout comme des mots de passe, qui permettent à une communauté de se dire, de se reconnaître et de s'agréger. Par la diversité même de ce qu'elle propose, des essais aux enquêtes journalistiques, l'édition contemporaine montre un lectorat attentif aux changements, aux traces et aux transmissions. Tous ces éléments rendent manifeste une réflexivité collective et une historicité fortes, qui enregistrent, reconstituent et interprètent le présent à partir d'un passé sans cesse revisité, qui cherchent ce qui dans le passé semble encore signifiant, comme pour s'inscrire dans une filiation, se choisir un héritage, « s'inventer une tradition » (Hosbawn & Ranger, 2006).

Pour ne pas clore la discussion

Au terme de ce parcours, à quoi sommes-nous parvenus ? L'article amène à nuancer certaines des considérations scientifiques sur lesquels il a pris appui (Holt, 2002 ; Mignon, 2007 ; Duret, 2003), et révèle en particulier la nécessité de différencier les sports et les territoires sur lesquels on raisonne. Si les typologies établies se trouvent par l'étude du rugby globalement confirmées, une périodisation originale se dégage, qui interroge à nouveaux frais les processus par lesquels les visibilitées se construisent et les notoriétés se transforment. L'inflexion des valeurs nous semble à chercher du côté des expressions de l'entre-soi rugbyistique, qui se montrent plus ouvertes et plus tolérantes. Si les références deviennent plus internationales, le rugby est encore très loin des compétitions et des célébrités « sans frontières » que produit le football.

À l'ère du sport-spectacle vécu en direct, le journalisme sportif de presse écrite se trouve concurrencé dans sa temporalité comme dans son pouvoir de narration. Marginalisés sinon menacés, contraints d'offrir d'autres façons de rendre compte, les journalistes travaillent sur de multiples supports, et plus systématiquement à l'édition d'ouvrages divers, qui cherchent des angles originaux, déplacent les manières d'appréhender le rugby et explorent ses « zones d'ombres » (l'argent-roi, le dopage). À mesure que se créent de nouveaux repères et que s'agrègent de nouveaux publics, les pactes de lecture se renouvellent et ouvrent de nouvelles formes d'implication et de distanciation, qu'il s'agit de prendre en compte. Ces reconfigurations affectent simultanément les expositions et les réceptions du rugby, et exigent de rester attentif à

la production éditoriale dans son ensemble. De ce point de vue, l'édition d'ouvrages sur le rugby donne à voir combien il est difficile, dans un monde désenchanté, de conjuguer ensemble des valeurs (Weber, 1959, 1965). Longtemps étouffées, les contradictions (entre-soi / universel, masculin / féminin, local / global, vocation / profession, performance / hygiène, combat / intégrité...) abondent : une pluralité des valeurs plus évidente que par le passé se constitue, qui donne lieu à des prises en charge intellectuelles et institutionnelles plus ou moins fortes (ouverture sociale, responsabilité sociétale et développement durable). Les livres produisent autant qu'ils procèdent d'une réflexivité, d'une distance à soi qui, plus qu'un universel du comportement humain, constitue un trait caractéristique de la condition moderne (Simmel, 1988 ; Habermas, 1987 ; Giddens, 1994).

Reste alors à questionner la place et la centralité, souvent « surjouée » (Boure, 2013), du spectacle sportif dans la vie sociale. Dans la profusion contemporaine des loisirs possibles, les amateurs choisissent ce qui leur plaît, c'est-à-dire ce qu'ils veulent partager avec d'autres : ils participent à la vie sociale, négocient cette participation et la commentent. Il s'agit là d'une manifestation contemporaine des identifications collectives, choisies par les individus autant que proposées par les industries culturelles. Cette adhésion volontaire participe d'une construction de soi comme les identifications, plus ou moins fugaces et réversibles, à des idoles. Le rugby se donne comme une façon de se réaliser dans des pratiques, des spectacles et des lectures choisis, mobilise un imaginaire initiatique et attise des désirs d'entre-soi. Cet imaginaire initiatique fonctionne à merveille à l'intérieur de l'espace démocratique, monde de l'égalité abstraite et de la subjectivité incertaine, où il suffit qu'un espace social semble « réservé » pour qu'il leste les identités d'une consistance désirable. Charge à chacun de choisir ses références, plus diverses que jamais, et de se jouer au cœur des communications qui, en démocratie, prennent des formes ambiguës, qui font du semblable, « hypocrite lecteur », le médiateur obligé d'un rapport à soi (Akoun, 1994). Dans une société où l'identité se construit plus qu'elle ne se reçoit, chaque figuration de soi, qu'elle soit ou non choisie, reste investie d'un sentiment trouble de traduction-trahison.

L'exposition croissante des champions n'en devient que plus paradoxale, qui magnifie et restitue dans le même mouvement la fragilité et les contradictions internes de ceux qu'elle met en avant. À mesure que s'accroît une logique marchande, universalisante par nature, qui ouvre un traitement frivole sinon *people* du spectacle et de ses vedettes,

s'affirme et se reconfigure une dimension culturelle, qui invente des traditions, soucieuses d'authenticités. L'imposition d'un ensemble de plus en plus baroque d'images ouvre de fait des possibilités de distanciation qui ne dénaturent pas ou ne suppriment pas les plaisirs de l'implication et de la participation, mais les reconfigurent et les nourrissent. Les récits personnels des champions livrent des expériences, décrivent des choix, se donnent comme des témoignages. Les expériences racontées se donnent comme des réponses possibles, et situent dans les liens sociaux des clés, des repères susceptibles de guider chacun face à ses propres incertitudes. Ce faisant, les vedettes du rugby désenchantent le *show* à mesure qu'il s'étend, et se montrent plus vulnérables à mesure qu'elles se doivent d'être plus présentables : les relations aux champions perdent en candeur ce qu'elles gagnent en professionnalisme. Les communications s'adressent à des publics plus nombreux et plus divers, impliquent davantage d'intermédiaires (sponsors, pouvoirs publics, clubs, fédérations). Elles sont de fait plus soignées / contrôlées, portent des messages plus simples, qui se veulent plus universels. La multiplication des portraits et des récits personnels dans le rugby participe, au bout du compte, à une entreprise qui tente simultanément de « réintroduire un peu de subjectivité » et « d'introduire un peu à la subjectivité » des acteurs du *show*. Reste à savoir comment se construisent aujourd'hui les « adhésions » à ces vedettes aux comportements « manifestation plus contrôlés », et ce qu'elles impliquent pour celles et ceux qui les « suivent ».

Références

- Akoun, A. (1994). *La Communication démocratique et son destin*. Paris : PUF.
- Augustin, J.-P. & Garrigou, A. (1985). *Le Rugby démêlé*. Bordeaux : Le Mascaret.
- Becker, H. S. (2002). *Les Ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*. Paris : La Découverte et Syros.
- Benhamou, F. (2002). *L'Économie du star-system*. Paris : Odile Jacob.
- Bénichou, P. (1973). *Le Sacre de l'écrivain. 1750-1780. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*. Paris : Gallimard.
- Bertaux, D. (1997). *Les Récits de vie*. Paris : Nathan.
- Boli, C. (2010). L'entraîneur dans le football professionnel en Angleterre (1902-2004). Dans J.-M. Faure & S. Fleuriet (éds), *Excellences sportives* (pp. 113-140). Brousseix : Éd. du Croquant.
- Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire*. Paris : Fayard.
- Bourdieu, P. (1986). L'illusion biographique. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62/63, 69-72. doi: <https://doi.org/10.3406/arss.1986.2317>
- Bourdieu, P. (1992). *Les Règles de l'art*. Paris : Éd. de Minuit.

- Boure, R. (2009). La construction médiatique des figures sportives. Le cas des joueurs de rugby français. *Communication & Langages*, 160, 3-17. doi : <https://doi.org/10.4074/S0336150009002014>
- Boure, R. (2013). Parler rugby en ligne entre soi. Conversations ordinaires sur le site Rugbyrama.fr. *Réseaux*, 180, 157-187. doi : <https://doi.org/10.3917/res.180.0157>
- Charle, C. (2004). *Le Siècle de la presse (1830-1939)*. Paris : Seuil.
- Charreton, P. (1981). *Le Thème du sport dans la littérature française contemporaine (1870-1970)*. Thèse de littérature contemporaine. Nice : Université de Nice.
- Cooke, R. & Dine, P. (2007). Un « géant de la plume » : Antoine Blondin, écrivain du sport. Dans E. Combeau-Mari (éd.), *Sport et presse en France (XIX^e – XX^e siècles)* (pp. 59-79). Paris : Le Publieur.
- de Certeau, M. (1980). *L'Invention du quotidien. Vol. 1. Arts de faire*. Paris : Gallimard.
- Derèze, G. (1998). De la médiatisation des grandes compétitions sportives. *Communications*, 67, 33-45. doi : <https://doi.org/10.3406/comm.1998.2014>
- Derèze, G. (2009). *Méthodes empiriques de recherche en communication*. Bruxelles : De Boeck.
- Dewey, J. (2003). *Le Public et ses problèmes*. Pau : Publications de l'Université de Pau – Farrago – Léo Scheer. (1^{re} édition 1927)
- Donnat O. (2009). *Les Pratiques culturelles de Français à l'ère numérique, enquête 2008*. Paris : La Découverte.
- Duret, P. (2003). Des héros sportifs nationaux aux stars sans frontières. Dans P. Duret, & D. Bodin (éds), *Le Sport en questions* (pp. 113-124). Paris : Chiron.
- Ehrenberg, A. (1991). *Le Culte de la performance*. Paris : Calmann-Lévy.
- Ehrenberg, A. (1995). *L'Individu incertain*. Paris : Calmann-Lévy.
- Ehrenberg, A. (1998). *La Fatigue d'être soi*. Paris : Calmann-Lévy.
- Esquenazi, J.-P. (2009). Du star system au peuple. L'extension d'une logique économique. *Communication*, 27(1), 37-53. doi : <https://doi.org/10.4000/communication.1247>
- Fassin, D. & Rechtman, R. (2007). *L'Empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*. Paris : Flammarion.
- Féménias, D. (2007). Théories du rugby et pratiques de l'entraînement en France (1960-2000). *STAPS*, 78, 83-101. doi : <https://doi.org/10.3917/sta.078.0083>
- Féménias, D. (2008). Le rugbyman, figure de l'esprit d'équipe. Perspectives médiatiques sur l'individu. *Recherches en Communication*, 30, 171-185. doi : <https://doi.org/10.14428/rec.v30i30.51193>
- Féménias, D. & Maurice, J. (2013). Le rugby tel qu'il se livre. 120 ans d'ouvrages de sport. *Questions de communication*, 19, 25-46.
- Févy, S., Sépulchre, S. & Vanoost, M. (2018). Du rétro au néo, entre nostalgie et réinvention. Discours, objets, usages dans les cultures médiatiques contemporaines. *Recherches en Communication*, 46, 1-4.
- Foucault, M. (1971). *L'Ordre du discours*. Paris : Gallimard.
- Gaucher, J. (2007). Les romans de rugby de la première moitié du XX^e siècle ou l'écriture de la masculinité. Dans J.-Y. Guillaïn & P. Porte (éds), *La Planète est rugby, regards croisés sur l'ovale*, tome 2 (pp. 275-299). Biarritz : Atlantica.
- Gaucher, J. (2010). Littérature. Dans M. Attali & J. Saint-Martin (éds), *Dictionnaire culturel du sport* (pp. 497-500). Paris : Colin.
- Giddens, A. (1994). *Les Conséquences de la modernité*. Paris : L'Harmattan.

- Goffman, E. (1973). *La Mise en scène de la vie quotidienne*. Tome 2 : *Les relations en public*. Paris : Éd. de Minuit.
- Goffman, E. (1975). *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*. Paris : Éd. de Minuit.
- Grévisse, B. (2009). Le journalisme gagné par la peoplisation. Identités professionnelles, déontologie et culture de la dérision. *Communication*, 27/1, 179-197. doi : <https://doi.org/10.4000/communication.1321>
- Habermas, J. (1987). *Théorie de l'agir communicationnel*. Paris : Fayard.
- Haroche, C. & Vigarelo, G. (2008). L'Esprit du Temps. *Communications*, 82, 87-93. doi : <https://doi.org/10.3917/commu.082.0087>
- Hobsbawm, E. & Ranger T. (éds) (2006). *L'Invention de la tradition*. Paris : Amsterdam Éd.
- Holt, R. (2002). Champions, héros et célébrités : grandeur sportive et public britannique. *La Création sociale*, 8, 13-33.
- INSEE. (1990). *Annuaire rétrospectif de la France, série longue : 1948-1988*. Paris : INSEE.
- INSEE. (2015). Équipement en ordinateur et accès à Internet en forte croissance. *INSEE Focus*, 20.
- Jeanneney, J.-N. (éd.). (2006). *L'Écho du siècle, dictionnaire historique de la radio et de la télévision en France*. Paris : Hachette.
- Juskowiak, H. & Nuytens, W. (2013). Les usages et les valeurs des biographies de sportifs de haut niveau comme matériaux d'enquête. *Communication*, 32/2. [En ligne : <http://communication.revues.org/5065> ; doi : <https://doi.org/10.4000/communication.5065>]
- Laget, F., Laget, L. & Laget, S. (1999). *Rugby en toutes lettres*. Biarritz : Atlantica.
- Lejeune, P. (1975). *Le Pacte autobiographique*. Paris : Seuil.
- Lits, M. (1997). Le récit médiatique : un oxymore programmatique ? *Recherches en communication*, 7, 37-59.
- Lits, M. (2009). La construction du personnage dans la presse *people*. *Communication*, 27(1), 124-138. doi : <https://doi.org/10.4000/communication.1292>
- Macé, E. (2006). *Les Imaginaires médiatiques. Une sociologie postcritique des médias*. Paris : Amsterdam Éd.
- Mauger, G. (1994). Les autobiographies littéraires. Objets et outils de recherche sur les milieux populaires. *Politix*, 27, 32-44. doi : <https://doi.org/10.3406/polix.1994.1862>
- Mignon, P. (2007). Les deux performances. Ce que les médias ont fait des sportifs. *Le Temps des Médias*, 9, 149-163. doi : <https://doi.org/10.3917/tdm.009.0149>
- Morin, E. (1972). *Les Stars*. Paris : Seuil.
- Morin, E. (1983). *L'Esprit du temps*. Paris : LGF.
- Morin, E. (1994). *Sociologie*. Paris : Seuil.
- Morin, V. (1963). Les Olympiens. *Communications*, 2, 105-121. doi : <https://doi.org/10.3406/comm.1963.949>
- Nel, N. (1996). Le petit écran des dieux du stade. La médiatisation des passions sportives. *Recherches en Communication*, 5, 9-28.
- Ory, P. (2016). *La Belle Illusion. Culture et politique sous le signe du Front populaire*. Paris : CNRS.

- Papa, F. (2000). Montrer le sport à la télévision, construire l'événement sportif. Dans L. Véray & P. Simonet (éds), *Montrer le sport, photographie, cinéma, télévision* (pp. 229-253). Paris : INSEP.
- Pénéff, J. (1994). Les grandes tendances de l'usage des biographies dans la sociologie française. *Politix*, 27, 25-31. doi : <https://doi.org/10.3406/polix.1994.1861>
- Rauch A. (1998). L'oreille et l'œil sur le sport. *Communications*, 67, 193-210. doi : <https://doi.org/10.3406/comm.1998.2025>
- Rauch, A. (2002). Les usages du temps libre. Dans J.-P. Rioux & J.-F. Sirinelli (éds), *La Culture de masse en France de la Belle Époque à aujourd'hui* (pp. 352-410). Paris : Fayard.
- Ricœur, P. (1983). *Temps et récit*. Paris : Seuil.
- Simmel, G. (1988). *La Tragédie de la culture*. Paris : Payot.
- SNE. (2013). *Repères statistiques 2013 - France et international, données 2012*. Paris : Syndicat National de l'Édition – Bureau International de l'Édition Française – Centrale de l'Édition.
- Stierlé, C. (1995). *Lire le rugby : une bibliographie thématique*, Saint-Laurent-du-Var, Mire.
- Thompson, J.-B. (2000). Transformation de la visibilité. *Réseaux*, 18/100, 187-213.
- Vincent, J. (2010). Rugby. Dans Attali M. & Saint-Martin J. (éds), *Dictionnaire culturel du sport* (p. 110). Paris : Colin.
- Weber, M. (1959). *Le Savant et le politique*. Paris : Plon.
- Weber, M. (1965). *Essais sur la théorie de la science*. Paris : Plon.
- Werly, R. (2016). Jacky Lorenzetti : je suis un entrepreneur passionné de rugby entertainment. letemps.ch, *Le Temps*.

